

Jean Zoubar

Le pays de la merde

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Jean Zoubar, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

PREMIÈRE PARTIE : LE PAYS DE LA MERDE

On bouffait quand mon beau-père m'a dit que j'avais reçu du courrier. Déjà, c'était louche. Généralement je ne reçois pas de courrier et en plus j'avais jamais vu une mine aussi réjouie chez mon beau-père. Je supporte pas mon beau-père. Depuis que ma mère l'a pris sous son aile, ce gros lard se ballade en terrain conquis chez nous. Il traîne sa carcasse bardée de galons en toc et passe son temps à gémir. "Tu sais, Bertrand" qu'il me dit souvent "J'aurais pu faire carrière mais j'ai pas saisi ma chance". Il est au chômage. L'entreprise de boulons dans laquelle il bossait a fait faillite. Fallait voir comme il en est revenu tout pleurnichard de son licenciement. Pendant des jours on les a essuyées ses larmes, ma mère, ma sœur et moi. A force, on en a eu marre et on a laissé tomber. Il est resté comme ça.

Marcel, il s'appelle mon beau-père. Chez nous, on l'appelle aussi le roi du contre-exemple. C'est Julie qui a trouvé son surnom et à vrai dire ça lui va pas mal. Julie peut pas le saquer non plus. Quand elle rentre de l'école, elle trace dans sa chambre pour pas le rencontrer et après elle met Raphaël à fond les manettes pour pas l'entendre. Moi, comme je suis au chômage aussi, j'ai pas trop le choix. Je suis bien obligé de me le farcir.

Au début, tu fais pas trop attention. Tu regardes la téléche bien tranquillement et tu le vois pas arriver. Pourtant si t'y prends garde, tu peux tout de suite le sentir, le Marcel. Il fait comme des ronds dans l'eau. Il te tourne pas mal

autour avant de tailler la bavette. Après ce qu'il aime bien c'est se mettre derrière toi. C'est sa position favorite. Là, il attend un peu, puis il attaque :

- Bertrand ?
- Ouais Marcel ?
- C'est quoi que tu regardes, Bertrand ?
- Des clips, Marcel.
- Et c'est bien ?
- Ouais c'est bien, Marcel.
- Ah.
- ...
- Bertrand ?
- Ouais, Marcel.
- Tu comptes faire ça toute ta vie ?
- Quoi, Marcel ?
- Regarder la télé. Tu comptes faire ça toute ta vie ?
- Je sais pas, Marcel. J'aime bien.
- Tu préférerais pas chercher du boulot pour aider ta pauvre mère.
- C'est dur maintenant de chercher du boulot, Marcel.
- Oui, mais tu ne fais rien, Bertrand. T'es même pas passé t'inscrire au Pôle Emploi.
- Je le ferai plus tard, Marcel.
- Dis, Bertrand...
- Ouais Marcel ?
- Regarde-moi.
- Je te regarde, Marcel. Qu'est-ce que tu veux me dire ?
- Regarde-moi bien.
- Je fais que ça.
- Bertrand...
- Ouais Marcel.

- Tu comptes devenir comme moi. C'est ce que tu comptes faire ?

- Euh non. J'espère pas.

- Regarde-moi. C'est ça que tu veux ? Devenir un légume. Comme moi.

- Je te l'ai dit, Marcel. Non.

- Alors qu'est-ce que tu attends...

- Pour quoi faire ?

- Pour ne pas devenir comme moi.

- Je vais chercher du boulot, promis.

- Ah. Je savais bien que tu étais un mec raisonnable, Bertrand. C'est bien.

- Ouais, Marcel...

Avec Julie, c'est pareil. Quand elle ramène des sales notes à la maison, le voilà qui accourt bien dégoulinant de honte. Sauf que elle, elle l'envoie souvent chier. Il frappe doucement à sa porte, puis il dit : " Julie, je peux entrer ? ". "Nan!" qu'elle gueule ma sœur et elle augmente le volume de sa chaîne. Mais lui, il insiste et il va même jusqu'à ouvrir la porte de sa chambre. Là, si ma sœur est d'humeur terrible, il se ramasse dans la tronche tout ce qu'elle trouve à portée de main. Alors, il repart bien penaud et dit : "Tu n'es pas raisonnable, Julie" et elle répond : "Je t'emmerde, sale con!".

C'est comme ça la cohabitation à la maison. Il n'y a que ma mère qui lui trouve encore du charme à Marcel. Elle accepte tout de lui. Même ses galons en toc. Elle dit : "Marcel a eu la vie dure. Il faut lui laisser le temps de se remettre". Elle a toujours été comme ça, ma mère. Bien gentille et bien propre avec tout le monde. L'idée de faire du mal ne lui traverse même pas l'esprit. Elle a le cœur sur la main et le porte monnaie ouvert au premier venu. Pourtant

elle en gagne pas beaucoup de sous, ma mère.

Donc, on était en train de bouffer, quand Marcel m'a dit : "T'as reçu du courrier, Bertrand. Et je crois que c'est la solution a tous tes problèmes". Il avait un sourire comme jamais je lui en avais vu et ses faux galons brillaient à mort, qu'on aurait dit que Marcel les avait lustrés pour l'occasion. A ce moment, j'ai bien senti que ma petite vie peinarde allait en prendre un sale coup. J'ai regardé Julie et elle a haussé les épaules. J'ai regardé ma mère, mais elle regardait Marcel comme au premier jour. Alors j'ai pas eu le choix, mes mirettes sont revenues sur mon beau-père. Il n'arrêtait pas de tapoter son bide avec ses mains grasses, tellement il était excité. Il suait aussi de joie et quand on est arrivé à la fin du repas, il a fouillé dans la poche de sa salopette, m'a tendu la fameuse lettre et m'a dit : "Bertrand, c'est un grand jour pour toi".

Au début j'ai pas trop réalisé ce qui m'arrivait. J'ai pris l'enveloppe et j'ai juste zieuté ça comme un truc banal. Puis, petit à petit, j'ai vu net. Dessus y'avait le nom d'une boîte avec son logo zarbi. Comme mon beau-père avait déjà lu le courrier, j'ai pas eu à déchirer l'enveloppe. J'ai pris la lettre et j'ai lu. Au fur et à mesure, deux grosses boules dures sont venues se mettre dans ma gorge.

J'étais embauché dans la boîte et je commençais dès demain matin ! La lettre précisait pas ce que je devais faire mais vu son enthousiasme ça avait l'air d'être le plus beau job de la terre !

J'étais dégoûté.

Un gros sourire aux lèvres, Marcel a levé son verre de pinard puis il a dit :

- Alors heureux ?

C'est ma mère qui m'a réveillé le lendemain matin.

- Allez vite, lève-toi, Bertrand, elle a fait. Les messieurs de la boîte t'attendent.

- Quoi ? j'ai dit, complètement dans le brouillard.

- Il faut que tu te lèves, a répété ma mère, les messieurs de la boîte sont là. Ils t'attendent dans la salle à manger.

J'ai maté l'heure sur mon portable. Il était six heures trente du mat'. Ca faisait des lustres que je m'étais pas réveillé à cette heure. Je me suis frotté le visage.

- Allez, allez ! a insisté ma mère en frappant dans ses mains.

- Ouais, ouais, j'ai grogné.

Tout de même, y'avait un truc que je comprenais pas. En général, quand tu es au chômedu, le boulot t'esquive. Même si tu es super motivé et si tu te démènes pour en avoir, t'obtiens que dalle. Là, moi, j'avais rien demandé et rien fait du tout. Et paf, tout à coup comme une grande claque, le boulot me tombe dessus. Si ce n'était pas de la maxi-poisie.

Je me suis fringué à la va-vite puis me suis dirigé vers la salle de séjour. J'aurais pu faire poiraüter mes futurs employeurs mais en même temps j'étais trop curieux de voir leurs gueules. Surtout qu'ils s'étaient déplacés pour moi, c'était quand même sacrément cool de leur part (et hyper chelou aussi).

À peine suis-je entré dans la pièce qu'un grand type maigre en costard-cravate m'a tendu sa main toute blanche et toute propre :

- Xavier Brettécourt, directeur de la société Challengeplus, heureux de vous rencontrer monsieur Tassoti.

J'ai serré la paluche, bloqué sur le costard cravate qui

accompagnait Brettecourt, un mastodonte chauve de plus de deux mètres de hauteur.

Voyant que j'étais impressionné par la carrure de son collègue, Brettecourt a souri : Ah lui, c'est le directeur adjoint de la société Challengeplus, il s'appelle Boris.

À cet instant, mon beau-père est apparu en robe de chambre. Il a chaleureusement serré la main à Brettecourt et Boris comme si c'était des sauveurs de l'humanité. Il a ensuite cherché à me serrer contre lui mais j'ai esquivé. Les deux grosses boules sont revenues se foutre dans ma gorge. Chais pas pourquoi mais je sentais d'instinct que tout ce qui enthousiasmait mon beau-père était mauvais pour moi. Et merde, pourquoi ce n'était pas lui que ces deux types embauchaient ? Après tout, il avait bien plus de temps de chômage que ma pomme. Il aurait dû être prioritaire sur ce coup-là !

Sortant de la cuisine avec une pile de bols, ma mère a proposé un café aux deux costards-cravate.

- Non merci c'est gentil, madame, a répondu Brettecourt en regardant sa montre, mais nous avons du pain sur la planche. Time is money comme disent nos amis anglo-saxons.

Ma mère a souri et acquiescé bêtement. Ce type aurait pu dire n'importe quelle connerie grosse comme le pif à ma tante, elle aurait réagi de la même manière. C'est fou ce que les apparences aident à faire gober les baratins les plus nazes.

- Eh oh, je suis intervenu, chuis pas d'accord, moi. J'ai envie d'un café ! D'où que vous croyez que je vais aller bosser sans en avoir bu un ! En plus, vous avez vu l'heure qu'il est ?! Depuis quand on bosse à sept heure moins dix en

France ?!

Là, mon beau-père a voulu me faire la morale mais Boris, le gorille en costard-cravate lui a fait signe que ce n'était pas la peine. Il a foutu sa grosse paluche dans mon dos et a commencé à me pousser. « Mais... » j'ai murmuré sans trop de conviction.

Devant moi, Brettecourt avait déjà ouvert la porte d'entrée.

- Alors ? a-t-il demandé en se tournant vers moi avec un petit sourire, on y va ?

Propulsé par Boris vers la sortie, je n'ai même pas eu le temps dire au revoir à ma mother.

On est montés dans une grosse BMW noire. Brettecourt s'est mis au volant et moi et Boris on est montés à l'arrière (enfin je dirais plutôt que c'est le gros balèze qui m'y a foutu comme un vulgaire sac de courses). Me fixant dans le rétroviseur, Brettecourt m'a à nouveau adressé un petit sourire :

- Monsieur Tassoti, c'est un grand jour pour vous. Vous allez enfin pouvoir évoluer...

- Evoluer, évoluer, j'ai répété, chuis pas sûr que je le veuille... Et puis d'abord pourquoi m'avoir choisi, moi ? Y'en a des tas au chômage qui rêveraient d'évoluer !

Brettecourt a rigolé.

- Ah, ah, j'adore votre franc-parler, monsieur Tassoti. Herbert nous avait d'ailleurs prévenus que vous ne seriez pas nécessairement enchanté d'être embauché chez nous. C'est la raison pour laquelle nous sommes venus vous chercher.

- Herbert, c'est qui Herbert ?

- C'est notre super ordinateur. C'est lui qui vous a choisi parmi les millions de chômeurs existants dans son fichier. D'après lui, vous êtes le seul à posséder le profil que nous recherchons. Herbert ne se trompe jamais.

- Allez savoir, il est peut-être vérolé, votre Herbert. Avec internet, tout ça, on n'est plus sûr de rien maintenant...

Brettecourt a encore rigolé. Après sa poilade, il s'est franchement tourné vers moi et m'a lancé un regard super

dur.

- Non c'est impossible, a t-il fait. Herbert est inviolable.

J'ai haussé les épaules. A côté de moi, Boris n'avait pas bougé. On aurait dit une statue de pierre moche qu'on met à l'entrée de sa maison pour faire peur aux voleurs et aux chiens errants.

- Si vous le dites, j'ai fait. Mais, au fait, ça va être quoi mon job ?

- Ah ça, a répondu Brettecourt en tournant la clé de contact de la caisse, vous le verrez tout à l'heure.

Et on est partis sur des chapeaux de roues.

La boîte de Brettecourt se trouvait dans une zone industrielle. C'était un bâtiment tout en verre noir, genre bienvenu dans le côté obscur. Ca donnait vraiment pas envie d'y entrer et encore moins d'y bosser. Néanmoins comme Boris me poussait dans le dos, j'ai pas protesté. Sans ouvrir la bouche, ce gars-là avait des arguments pour me motiver. J'comprenais que Brettecourt l'avait choisi comme directeur adjoint. Les employés devaient se donner à deux cent pour cent avec lui. Même pendant les congés.

Devant l'entrée, Brettecourt a montré sa paume à un espèce d'œil électronique. Y'a eu un petit grésillement et les portes se sont ouvertes en douceur.

- Après vous, a fait Brettecourt en s'inclinant un peu.
- Z'êtes trop bon, monseigneur, j'ai répondu.

J'ai avancé. J'ai été à peine étonné de ne trouver personne à la réception. Depuis le début, tout était chelou dans cette histoire. D'ailleurs, ils n'auraient pas dû l'appeler Challengeplus, leur boîte, mais Chelouplus. Sur un bureau des tas de téléphones n'arrêtaient pas de sonner ultra fort comme en train de faire des crises de nerfs. J'ai maté Brettecourt qui est resté de marbre comme si cela était normal.

Nous avons monté un escalator puis traversé des tas de couloirs en silence. Placé entre Brettecourt et Boris, j'en menais de moins en moins large. Il n'y avait aucune fenêtre et aucune porte dans ces couloirs. Juste une pauvre plante

verte tous les dix-quinze mètres et parfois un portrait de Brettecourt avec un super sourire de synthèse. A un moment, Brettecourt s'est arrêté. Il s'est tourné vers son collègue et a demandé : « Alors, Boris ? ». Le gros balèze a fouillé dans son costard et en a sorti une boussole. Après l'avoir examinée longuement, le gorille a maugréé : « Quinze degrés nord, patron ». Brettecourt a acquiescé et on a repris notre marche. Au bout de vingt minutes, on est arrivé devant une porte en bois.

- Nous y voilà, monsieur Tassoti, a déclaré Brettecourt, tout content.

- A quoi ? J'ai demandé en me tenant contre un mur tellement cette marche m'avait fatigué. De l'extérieur, cette boîte avait l'air toute petite pourtant.

- A votre bureau, monsieur Tassoti. Une nouvelle vie commence pour vous !... Boris.

Là, le gros balèze a sorti de son costard un gros objet et me l'a tendu. Malgré les ondes négatives que dégageait l'objet, je l'ai pris sans rechigner. C'était un grand sac étanche et hermétique avec une bandoulière.

- Je vous en prie, monsieur Tassoti, a fait Brettecourt avec une voix douce, portez ce sac et regardez ce qu'il contient.

Je me suis exécuté. À l'intérieur du sac, il y avait des cotons tiges, de l'alcool et des chiffons.

- Putain, j'ai dit, énervé. Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ?!

- Avec ça ? a répété Brettecourt avec son sale petit sourire. Vous le saurez en passant cette porte...

- Ah ouais ?! j'ai dit, furieux. Et si j'ai pas envie de la passer cette putain de porte ?! Jusque-là je vous ai suivis

bien docilement mais je vous avoue que j'en ai ras la cacahuète ! Je retourne chez ma mère !

Aussitôt, le visage de Brettecourt est devenu tout rouge et il a gueulé : « BORIS ! »

Aux mots de son maître, le gros balèze a foncé vers moi, ses deux gros poings prêts à m'exploser la face.

J'ai pas cherché l'affrontement. Avec mon bordel, j'ai couru à toute berzingue vers la porte en bois et l'ai ouverte.

La porte s'est refermée direct derrière moi et j'ai remarqué que si à l'extérieur elle était faite en bois, à l'intérieur c'était plutôt du métal et épais en plus. Mais le pire c'était pas ça. En rentrant, j'ai pas tout de suite réalisé. Mais après j'ai vite bouché mon nez avec ma main. Ça puait à mort dedans. Il y avait de la merde partout. Sur le sol, sur les murs, au plafond, partout. On nageait dans la daube complète ici. C'était un véritable cauchemar et si j'avais su dans quoi j'allais mettre les pieds, je me serais volontiers fait casser la gueule par Boris. "Merde!" j'ai gueulé et j'ai essayé de rouvrir la porte. Au bout de trente minutes à frapper des poings sur le métal froid, je me suis écroulé et j'ai pleuré. Mes genoux trempaient dans la sauce, mais je m'en foutais. J'en avais marre, vraiment marre. Je revoyais mon connard de beau-père me dire bien guilleret en me tendant la lettre : "Tiens, je crois que c'est la solution à tous tes problèmes, Bertrand". Avec mes mains, je faisais le geste de l'étrangler bien fort m'imaginant sa sale tête de larve, bien violette et bien agonisante. Après, l'idée m'est venue de me noyer. Mais là j'ai pas eu le courage. Mourir dans les étrons, ça ne me branchait pas trop. Je crois qu'à ce moment j'ai compris ce que voulait dire l'expression : avoir le sens de l'honneur. Je me suis levé d'un coup, j'ai ouvert mon sac et me suis rentré deux cotons-tiges dans les narines. J'ai avancé ensuite.

C'était un long couloir en pierres qui allait tout droit. Il y

avait des torches sur les côtés. Elles mettaient en exergue le dégueulasse de la chose. Il y avait du marron pour tous les goûts. Marron clair, marron foncé, voire même parfois du vert bien nauséeux. Je me suis demandé en voyant ça combien de culs avaient pu le traverser, ce putain de couloir, et comment ils étaient faits. Parce que pour atteindre le plafond, fallait bien avoir un sacré système de mise à feu dans le trou de balle, enfin...

Après pas mal de patauge, je suis arrivé jusqu'au bout. J'ai bien cru que j'allais me mettre encore à chialer. Il n'y avait rien au bout, sinon un chiotte turc. Il était bien blanc, comme tout neuf. "Alors Bertrand" que je me suis dit "il faut bien qu'il serve à quelque chose, ce chiotte. Après tout ce tu as vu et reniflé, t'as bien le droit de t'octroyer une petite pause. Inaugurons, inaugurons...".

J'ai baissé mon froc et me suis accroupi. Après, j'ai senti de l'air me rentrer dans les fesses. J'ai regardé et j'ai vu que le trou des chiottes s'élargissait. Je suis tombé comme ça. En me tenant le froc.

La chute a été longue et lente. Je planais en fait. J'avais l'impression d'être un oiseau et ça me rendait tout jouasse. Avec mes bras je faisais comme des battements d'aile, histoire de me mettre en situation. À force, j'ai même cru qu'un bec me poussait à la place de la bouche. Mais bon, je suis pas un demeuré, j'ai tout de même pas senti des plumes me recouvrir le corps.

J'ai atterri en me tordant la cheville. C'était plutôt brusque l'atterrissage. Le sol est apparu d'un seul coup alors j'ai fait comme j'ai pu.

Le lieu où j'étais ressemblait à une grotte. Le sommet était plein de pics descendants qui se désagrégeaient puis se reformaient ensuite. On entendait des plocs de partout. J'étais en train de me masser la cheville quand une voix aiguë a dit :

- Vous vous êtes tordu la cheville ?

- Euh ouais...

- C'est normal. Tout le monde se tord la cheville en arrivant ici. On n'a pas l'habitude alors forcément on se tord la cheville. Néanmoins bienvenue au pays de la merde quand même.

- Au quoi ?

- Au pays de la merde, monsieur. Vous êtes, ah, ah, ah, en plein dedans. Tout à coup, j'ai vu le corps de la voix. C'était un vieux type qui portait une perruque. Il avait un nez crochu et des rides plein la face. Il se tenait derrière une

sorte de pupitre et avait à la main un maillet. Il a frappé trois coups avec, m'a tendu son oreille, puis a dit :

- Cotonginez-moi!

- Quoi ?

- Cotonginez moi!

- Quoi ? J'ai refait.

- Ta! Ta! Ta! On ne vous a pas prévenu là haut ? On ne vous a rien dit ? Décidément ils ne font pas leur boulot, en haut. C'est agaçant, très agaçant. Vous êtes, comment dire, le nouveau laveur, monsieur.

- Le nouveau quoi ?

- Le nôtre a disparu je ne sais où. Alors on en a commandé un autre. C'est vous monsieur.

- Je pige que dalle.

- Il n'y a rien à piger, monsieur. Vous avez bien passé un entretien d'embauche en haut ?

- L'entretien d'embauche, l'entretien d'embauche, quel entretien d'embauche ?

- En tout cas une chose est sûre. On vous a bien embauché sinon vous ne seriez pas là. Attendez que je regarde mes registres...

Le vioc a mis des petits binocles puis a compulsé un petit livre en cuir :

- Voilà, voilà... J'arrive, attendez, attendez un peu... Vous êtes bien monsieur Bertrand Tassoti ? Qu'il a fait en retirant ses binocles.

J'ai hésité à mentir, mais une petite voix intérieure m'a susurré que cela ne servirait à rien.

- Euh oui, j'ai fait.

- Eh bien vous êtes bien notre nouveau laveur! qu'il a gueulé plein de joie, ainsi donc votre devoir est de me

cotonginer et de cotonginer les gens de notre fabuleux pays car telle est votre fonction!

Et il a retendu l'oreille, tout content. Je suis resté comme un con et il s'est mis à refrapper du maillet trois coups secs.

- Allons, allons, dépêchons-nous, qu'il s'est énervé, le temps presse! je n'ai pas que ça à faire, moi!

Alors machinalement, j'ai ouvert mon sac, ai sorti un coton-tige, l'ai trempé dans l'alcool puis lui ai récuré l'oreille. Il a souri puis m'a tendu l'autre. J'ai fait pareil.

- Hum, ça fait du bien, qu'il a fait, puis il a disparu avec tout son barda. Pupitre, maillet, perruque et petit livre en cuir.

J'ai haussé les épaules. Qu'est-ce que c'était que ce pays à la con ?

Il y avait trois chemins possibles. Au début des trois, il y avait un panneau. C'était marqué la même chose : "Tout est permis - Antonin 1er". J'ai pas trop cogité dessus et j'ai pris le premier chemin. "Allons-y bien profond dans ce pays" que je me suis dit. J'avais pas le choix de toute manière.

J'ai atterri dans une forêt. Il y avait des grands arbres partout. J'en avais jamais vu de cette espèce. Les troncs partaient en spirales et sur les branches poussaient de drôles de fruits. Ils étaient ovales comme des noix, plus gros que des noix, mais en même temps sur leur coquille, il y avait des poils qui partaient en brosse. Ils vibraient en même temps et ça faisait comme les drelin de petites clochettes. En fait, à entendre ces bruits, on se serait cru en plein milieu d'un troupeau de moutons. Sauf que là, bien sûr, il n'y avait pas l'ombre d'une bête. Alors moi qui suis pas campagnard pour deux sous, ça m'a fait marrer de penser à ça. J'ai ri bien fort et bien bêtement au milieu de cette végétation débile. J'en pouvais tellement plus que je me suis affalé contre un tronc et j'ai pleuré. De joie s'entend. Après j'ai regardé alentour et comme le paysage n'avait pas changé, j'ai remis la sauce. Vraiment, j'ai dit, quel pays à la con, ils n'ont même pas de moutons!

Finalement quelque chose a arrêté net ma crise. C'était une petite fille. Elle était assise de l'autre côté du tronc. Elle chialait. Quand je me suis approché d'elle, son visage a fait la grimace. Ses yeux sont devenus tout ronds et sa bouche n'a cessé de s'ouvrir et de se fermer sans qu'un son n'en sorte. Elle faisait plein de grands gestes en même temps. Un peu à la façon des essuie-glace. Moi, machinalement, comme je ne comprenais rien à ce qu'elle voulait me dire, j'ai retiré les cotons-tiges que j'avais dans les narines. Alors

là, ça a été le fiasco. La fille s'est énervée encore plus, s'est levée, puis a couru comme une folle à travers la forêt.

Je l'ai suivie.